

PIERRE SAUREL

Le train de la mort



BeQ

Pierre Saurel

Brien le Don Juan # 09

Le train de la mort

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *Littérature québécoise*

Volume 751 : version 1.0

Le train de la mort

Collection *Brien le détective*

gracieuseté de Jean Layette

[http ://www.editions-police-journal.com/](http://www.editions-police-journal.com/)

I

Un visiteur inopportun

– Encore un ivrogne !

– Voir si ça a du sens de boire comme ça.

Un des deux hommes chantait à tue-tête.

L'autre pouvait à peine marcher. Son compagnon le soutenait. Il semblait ivre-mort.

Les deux hommes se dirigeaient vers les wagons-lits.

Celui qui était le moins ivre tenta d'ouvrir une porte, puis une seconde. La deuxième porte s'ouvrit.

L'homme, alors, regarda autour de lui, puis, brusquement, il prit son compagnon dans ses bras, il le souleva et l'aida à entrer à l'intérieur du wagon.

Il allait refermer la porte lorsqu'il entendit du bruit.

Quelqu'un approchait.

L'homme hésita. Il déposa rapidement son compagnon sur le lit et rapidement sortit du wagon.

Et, curieusement, il ne semblait plus ivre du tout, il ne semblait pas avoir l'idée de chanter.

*

André Girouard décida de se coucher.

Le train devait arriver aux petites heures du matin, à Montréal.

Il était allé prendre une couple de verres. Il se dirigea vers son wagon-lit. Il n'avait pas fermé la porte à clef. Il la poussa.

– Mais qu'est-ce que c'est que ça ?...

Un homme était étendu sur son lit.

– Il s'est trompé.

L'homme était couché à plat ventre.

– Hé, l'ami, c'est mon compartiment.

Il secoua l'homme qui semblait endormi, il le tourna sur le dos et s'arrêta brusquement.

L'homme avait une tache de sang à la poitrine. Girouard se pencha sur lui.

– Mort ! Il est mort !

C'était sûrement un meurtre.

Inquiet, Girouard regarda autour de lui. Que devait-il faire ? Prévenir la police ?

– Et si on allait m'accuser de meurtre. Personne ne sait que je suis sur ce train.

Et le train justement, ralentissait. Il allait s'arrêter à une petite station.

Girouard rapidement prit sa décision. Il allait descendre.

Mais avant de sortir de son appartement, il se retourna. Quelque chose dépassait de la poche du veston de l'homme.

– Qu'est-ce que c'est que ça ?

Il tira un hochet pour bébé.

– Un jouet !

Aussitôt, Girouard songea à son petit qui venait tout juste d’avoir huit mois. Chaque fois qu’il quittait la ville pour travailler comme voyageur, il revenait toujours à la maison avec un jouet pour le petit.

Sa femme souvent, lui disait :

– Ça n’a pas de sens, c’est rempli de jouets. Des animaux en peluche, des hochets, enfin, tout.

Girouard n’hésita pas. Il glissa le hochet dans sa poche.

– Je l’apporte au petit.

Et quelques secondes plus tard, il descendait du train.

Son épouse ne l’attendait même pas à Montréal. Girouard ne devait revenir que deux jours plus tard.

Mais il s’était hâté afin de faire une surprise à sa jeune épouse.

– Demain, c’est notre deuxième anniversaire

de mariage.

– Personne ne sait que je devais entrer cette nuit, absolument personne.

Il se dirigea vers la grande route. Il ne voulait pas prendre de taxi afin de ne pas éveiller l'attention.

Il marcha longtemps sur la grande route, cherchant à arrêter une voiture filant vers Montréal.

Enfin, un camion ralentit.

– Vous allez vers Montréal ? demanda Girouard au conducteur. J'ai manqué mon train.

– Montez, alors, fit l'homme.

Et une fois que Girouard se fut installé, le chauffeur déclara :

– Ordinairement, je ne fais monter personne. Mais je m'endors et puis... vous m'avez l'air d'un type correct.

Girouard glissa la main dans sa poche.

Il voulut sortir son étui à cigarettes, mais il fouilla vainement ses poches.

– Mon étui !

– Qu'est-ce que vous avez ?

– Rien... je cherchais une cigarette... j'ai dû perdre mon étui.

Le chauffeur lui en offrit une.

Mais Girouard réfléchissait rapidement.

Il avait son étui à cigarettes avec lui, lorsqu'il était monté sur le train. Il se souvenait d'en avoir fumé une, alors qu'il prenait un verre.

Il se souvenait également d'avoir remis l'étui dans sa poche.

– Dans la poche intérieure de mon veston...

Et maintes fois, son étui glissait par terre, alors qu'il se penchait.

– Et je me suis penché, j'ai forcé un peu pour retourner ce cadavre.

Girouard voyait déjà la police retrouvant l'étui à cigarettes.

– Sur cet étui, il y a mes empreintes.

Et plus que ça. À l'intérieur, on pouvait lire :

– À André Girouard, mon époux chéri, pour notre premier anniversaire de mariage – Yolande.

Et la date suivait.

– La police découvrira rapidement mon identité. Un André Girouard qui a épousé une demoiselle Yolande quelque chose, le 10 juillet 1965, ça ne doit pas pleuvoir. Je serai peut-être accusé de meurtre.

Mais il tenta de se rassurer.

– J’ai peut-être oublié mon étui sur la table, où j’ai pris un verre.

Deux heures plus tard, Girouard descendait du camion. Il n’était qu’à quelques milles de son logis.

– J’arrive beaucoup plus vite que par train.

Il prit un taxi et se fit conduire chez lui.

Son épouse dormait paisiblement.

On imagine sa surprise en voyant paraître son époux.

– Toi, André ?

– Oui, excuse-moi, je ne voulais pas t’éveiller.

– Mais comment se fait-il... quelle heure est-il ?

– Chut... dors, il ne faut pas éveiller le petit.

– Tu n'es pas venu par le train de nuit ?

– Non, je ne devais entrer que demain à la fin de la journée.

– Je savais que tu te hâterais pour notre anniversaire. C'est vrai ? Je t'attendais au petit jour.

– Eh bien !... je n'ai pas pu prendre le train, j'avais trop de travail, mais un ami partait pour Montréal, en voiture, tu vois, c'est plus vite.

Il enleva son veston et Yolande ne put s'empêcher de rire.

– André, tu n'as pas pu tenir ta promesse !

– Comment ça ?

– Regarde, tu viens d'échapper ce hochet.

Il se pencha, le ramassa, puis :

– Je l'ai tenu à demi. Ce n'est pas grand-chose, comme tu vois.

Il avait une envie folle de conter à sa femme ce qui s'était passé à bord du train, mais il décida de garder le silence.

– Si on ne trouve pas mon étui, personne ne saura que j'étais à bord de ce train.

*

L'homme qui avait, conduit le cadavre au wagon-lit d'André Girouard avait vu le jeune mari descendre rapidement du train.

– Il est parti.

Il retourna au wagon-lit.

Il fouilla fébrilement les poches du cadavre.

– Le hochet, où est le hochet ? Pourtant, il l'avait avec lui.

L'homme aussitôt songea à Girouard.

– Ce doit être lui... Mais comment a-t-il pu...

Il ne pouvait s'attarder dans ce fameux wagon-lit.

Mais il allait sortir lorsqu'il aperçut un objet brillant.

– Un étui à cigarettes !

Il le prit et lui jeta un œil.

Il allait le glisser dans sa poche, lorsqu'il changea d'idée.

– Non, ça pourra embrouiller les policiers.

Il avait vu l'inscription gravée à l'intérieur.

Il inscrivit le nom dans un calepin.

Puis, avant de sortir, il regarda autour de lui, aperçut le billet de Girouard, près de la fenêtre.

– La même chose que mon billet, donc, il doit demeurer à Montréal... André Girouard et son épouse se nomme Yolande.

Il sortit rapidement du wagon-lit.

*

La plupart du temps, elle voyageait gratuitement.

Elle était jeune, jolie, bien tournée. Elle ne se considérait pas comme une fille de joie, bien qu'elle ne repoussait jamais les avances d'un homme entreprenant, surtout s'il lui laissait sentir qu'il avait de l'argent.

Et chaque fois qu'elle voyageait par train, elle se mettait au travail.

Ordinairement, ce n'était jamais bien long. Elle flirtait avec un voyageur et habilement, elle lui faisait comprendre qu'en retour de quelques dollars, le prix du passage par exemple, il ne s'ennuierait pas, le reste de la nuit.

Mais ce soir-là, elle n'avait pas réussi. Une couple d'hommes n'étaient pas accompagnés, mais ils ne s'étaient pas intéressés à elle.

Cependant, elle avait une dernière arme.

– Et celle-là, elle ne rate jamais.

Elle prenait soin de bien choisir son wagon-lit.

Si elle avait besoin de se diriger vers la salle de toilette réservée aux dames, elle devait passer tout près du fumoir des hommes.

– Et là se réunissent, les hommes qui sont

seuls, et ils viennent de deux ou trois autres compartiments.

Et Mariette savait s'y prendre pour attirer l'attention de ces hommes. Ensuite, elle trouvait un prétexte pour demander à celui qui l'avait le plus remarquée :

– Me rendriez-vous un petit service ?

Elle trouvait toujours quelque chose, soit que sa porte avait de la difficulté à s'ouvrir ou encore, qu'elle avait besoin d'une chose urgente, ou tout simplement une cigarette.

La conversation s'engageait et Mariette se retrouvait bientôt avec un compagnon.

Et ce soir-là, elle décida de lancer sa dernière attaque.

Il faisait nuit, tout semblait silencieux dans le train, à l'exception de bruits de voix s'élevant du fumoir.

– Des hommes, il sont au moins trois ou quatre.

Elle sortit de son compartiment.

Mariette ne portait qu'un baby-doll, même ce qu'on pourrait appeler un mini baby-doll.

La partie du haut était décolletée. Mariette était fière de sa poitrine et elle aimait qu'on l'admire. Avec un tel baby-doll, on pouvait être sûr de ne pas faire erreur sur l'inventaire.

Quant à la culotte, c'était une pièce de bikini qui ne cachait que l'essentiel.

Mariette n'était pas scrupuleuse, au contraire, elle prenait plaisir à se promener dans cet accoutrement.

– Après tout, une femme a le droit d'aller à la salle de toilette et on n'a pas toujours une robe de chambre avec soi... enfin, on peut être endormie.

Et c'est en faisant mine d'être endormie qu'elle se dirigea vers la salle des dames.

Près du fumoir, elle poussa un petit cri. Quatre hommes étaient là. Ils la regardèrent.

– Je... je croyais qu'il n'y avait personne.

Elle ouvrit lentement la porte et se glissa dans la salle de toilette.

– Vous avez vu ça, les gars ?
– Tout un patron ! Des jambes magnifiques.
– Moi, ce ne sont pas les jambes que j’ai vues, avoua un des hommes.

– Cette petite m’intéresse.

Mais celui qui avait parlé le premier s’écria :

– Laisse tomber, ce n’est pas la première fois que je vois cette fille sur le train et chaque fois, elle joue le même jeu.

– Quel jeu ?

– Elle cherche à attirer l’attention d’un homme pour ensuite lui échanger certaines petites faveurs contre une petite somme rondelette.

– Tu crois ?

– Je suis certain de ce que j’avance. Ne vous occupez pas d’elle, du moins, faites mine de ne pas la voir et vous verrez, elle s’arrangera pour attirer notre attention, comme tantôt.

La porte de la salle de toilette s’ouvrit.

Mariette prenait bien son temps, regardait les quatre hommes, mais aucun d’eux ne semblait

attirer son attention.

– Qu'est-ce qu'ils ont ? Je ne suis pas assez dévêtue ?

Lentement, elle se dirigea vers son compartiment tout en espérant qu'un des hommes la suivrait.

– Mais non, ils ne viendront pas.

Que pouvait-elle faire ? Aucun d'eux ne l'avait regardée.

Elle se retourna à nouveau, mais rien ne bougeait dans le fumoir.

D'une main distraite, sans regarder, elle ouvrit la porte de ce qu'elle croyait être son compartiment.

– Il faut que je trouve quelque chose. Ils m'ont sûrement vue.

Elle décida d'entrer, de réfléchir.

Elle se retourna pour entrer dans son petit compartiment et juste à ce moment, elle aperçut l'homme étendu sur le dos, sur ce qu'elle croyait être son lit.

Mais l'homme avait du sang sur sa chemise, ses yeux étaient entrouverts. Il était sûrement mort.

Mariette poussa un cri terrible, puis, elle s'évanouit.

Dans le wagon voisin, les hommes riaient.

– Vous avez vu ? Un autre de ses trucs.

Mais un des hommes se pencha.

– Je crois que ce n'est pas un truc, on fait mieux d'aller voir, elle est par terre.

– C'est ça, fais-toi prendre.

– Mais elle est peut-être malade.

Et l'homme rapidement, se dirigea vers la jeune fille et bientôt, tout comme elle, il fit la macabre découverte.

II

Un drôle de jouet

On avait fait arrêter le train à la première gare. Prévenus, des policiers grimperent à bord.

L'enquête débuta rapidement.

On interrogea ceux qui habitaient les compartiments voisins.

Enfin, les policiers fouillèrent le mort. Il n'avait aucun papier sur lui. Cependant, on trouva le fameux étui à cigarettes.

– Il doit se nommer Girouard.

L'homme avait été abattu de deux balles en pleine poitrine.

– On a dû se servir d'un silencieux. Il a sûrement été tué à bord du train.

Un détective murmura :

– Ça ressemble curieusement à une vengeance de la pègre. On a pris la peine d’enlever tous les papiers d’identification.

– Tu oublies l’étui à cigarettes.

– Justement, je me demande si cet étui appartient au mort. Je trouve ça bizarre. Et pour quelles raisons, l’étui n’était-il pas dans la poche de la victime ?

– Que veux-tu dire ?

– Pour moi, c’est quelqu’un qui a laissé tomber l’étui tout à fait par hasard. Probablement l’assassin.

On interrogea le conducteur.

Ce wagon-lit avait été loué, mais il était impossible de savoir à qui.

Mariette donna de vagues renseignements.

Elle avait aperçu son voisin plus tôt.

– Mais ce n’est pas l’homme couché sur le lit.

– Vous le reconnaîtriez ?

– Peut-être, je ne sais pas. Je ne l’ai vu que très peu.

Si l'homme avait retenu un lit, c'est qu'il devait se rendre jusqu'à Montréal.

– Autrement, ça n'aurait pas valu la peine.

L'enquête allait donc suivre son cours.

Une fois à Montréal, on se mettrait à la recherche d'André Girouard. On relèverait également les empreintes du mort et on tâcherait de l'identifier.

– Si c'est un type de la pègre, comme tu le crois, on devrait l'identifier assez facilement.

*

L'homme qui avait transporté le cadavre dans le compartiment de Girouard était descendu à la station où les policiers étaient montés.

Il avait pris bien soin de ne pas attirer l'attention.

Sitôt qu'il put trouver une cabine téléphonique, il fit un appel.

– La patronne est là ?

– Qui parle ?

– Tonio.

– Une seconde.

Une femme vint à l'appareil.

– Alors, quelles nouvelles ?

– Ça va mal...

– Comment ça ?

– Je l'ai rejoint sur le train. Il refusait de me remettre le hochet. Nous en sommes venus aux coups. J'ai dû l'abattre.

– Tu as bien fait. Tu as le hochet ?

– Je me suis servi de mon silencieux, puis, j'ai cherché un endroit pour le déposer. Il y avait du monde dans les wagons voisins, je me suis dirigé vers les wagons-lits. Je faisais mine d'être ivre, je soutenais...

– Passe les détails, ensuite.

– Je l'ai mis dans un wagon-lit. J'allais le fouiller lorsque j'ai entendu du bruit, j'ai dû partir rapidement.

Et il parla de Girouard.

– Il a pris peur et au lieu de prévenir la police, il est descendu du train, alors je suis retourné au wagon-lit. Le hochet était disparu.

– Quoi ?

– J’ai enlevé les papiers du mort. Puis, j’ai trouvé un étui à cigarettes.

Il lut l’inscription placée dans l’étui.

– Tu as l’étui avec toi ?

– Non, je l’ai laissé près du mort. Ça va donner une fausse piste à la police.

– Tonio, tu es un imbécile !

– Comment ça ?

– Mais tu sais bien que c’est Girouard qui possède maintenant le hochet.

– Et puis ?

– Si la police le questionne et elle le questionnera sûrement, il remettra le hochet.

– Mais la police ne sait pas qu’il possède le hochet. Justement, nous pouvons le forcer à nous

le remettre.

– Comment ça ?

– Il nous remet le hochet et nous lui procurons un alibi. Son étui à cigarettes, il n'a qu'à dire qu'il l'a perdu.

– Ensuite ?

– S'il refuse, non seulement nous prévenons la police, mais nous fournirons des témoins.

– Des témoins ?

– Mais oui, des hommes qui viendront dire, par exemple, qu'ils ont vu Girouard se chamailler avec Bill. C'est facile. Je sais ce que j'ai fait.

– Je l'espère, mais pour ça, il faudra arriver chez Girouard avant la police.

– J'y ai pensé.

– Comment peut-tu t'y prendre pour le retrouver ? Nous n'avons pas son adresse.

– Non, mais une chose est certaine, il habite Montréal ou les environs.

– Ensuite ?

– La police n’osera pas réveiller les gens au milieu de la nuit. Mais, nous, nous n’avons pas à nous gêner.

– Alors, tu crois...

– Vous relevez, premièrement, tous les André Girouard, puis les A Girouard. Vous téléphonez, vous demandez si vous êtes bien chez André Girouard et vous demandez à parler à Yolande.

– Et si par hasard plus d’un André Girouard avait épousé une Yolande ?

– Ce serait tout un hasard, fit Tonio, mais même là, nous pouvons parler de l’étui à cigarettes.

– Bon supposons que nous trouvions le véritable André Girouard, qu’est-ce que l’on fait ?

– Vous lui parlez du mort du train et vous lui dites de ne pas parler à la police avant de m’avoir vu, c’est tout. Je serai à Montréal d’ici une couple d’heures, en tout cas, bien avant les policiers qui enquêtent.

– Et tu t’occupes personnellement de

Girouard ?

– Puisque vous dites que j’ai fait une erreur, il me semble que c’est mon droit de la réparer.

– C’est moi qui décide, c’est moi qui suis la patronne, Tonio. Tu as déjà fait une bêtise. Il me semble que c’est suffisant.

– Je vous téléphonerai en arrivant à Montréal.

*

Madame Girouard sursauta.

– Qu’est-ce que c’est ?

– Le téléphone ! Sûrement de la maladie, comme ça en pleine nuit.

Rapidement, elle s’était levée.

Elle décrocha le récepteur.

– Allo.

– Chez monsieur André Girouard ?

– Est-ce que son épouse Yolande est là ?

– C’est moi.

– Dites-moi, madame Girouard, votre mari est-il entré de voyage ?

– Mais oui, il est arrivé cette nuit, il est présentement à mes côtés. Pourquoi ?

– Je désire lui parler.

– Mais que se passe-t-il ?

– C’est à monsieur Girouard que je veux parler.

Yolande tendit le récepteur à son mari.

– C’est pour toi... un homme qui semble bizarre. Qu’est-ce qui se passe, André, tu m’as caché quelque chose ?

– Mais non... non.

Girouard prit le récepteur.

– Allo.

– Girouard ?

– Oui, c’est moi.

– C’est bien vous qui étiez sur le train...

– Oui, oui, c’est moi.

– Les policiers on découvert un cadavre dans

votre compartiment.

– Mais, je...

– Écoutez, Girouard, nous voulons vous voir, avant que les policiers ne vous rencontrent.

– Pourquoi ?

– Parce que nous avons un marché à vous proposer. Vous n'aimeriez pas être arrêté, accusé de meurtre, n'est-ce pas ?

– Non.

– Nous pouvons leur fournir la preuve de votre innocence, même un alibi... en échange d'un petit service.

– Un petit service ?

– Mais oui.

Et la voix demanda :

– Vous n'auriez pas pris un hochet dans le veston du mort ?

– Un... hochet ?

– Oui, un jouet pour bébé.

– C'est que... enfin, vous comprenez, j'ai un

petit et...

– Avez-vous, oui ou non, ce hochet ?

– Oui.

– Bon, gardez-le, ne parlez pas de ce jouet à la police et pour vous, tout ira bien. Il se peut que les policiers communiquent avec vous. Vous direz que vous n'étiez pas à bord du train, que votre étui à cigarettes, vous vous l'étiez fait voler.

– Mais où vais-je dire que...

– Vous êtes revenu à Montréal en voiture, vous ne savez pas le nom de l'homme, mais vous le retrouverez sûrement. Ne vous inquiétez pas, un de nos amis dira que c'est la vérité.

– Mais pourquoi tenez-vous tant à ce hochet ?

– Souvenir, monsieur, c'est ma défunte mère qui me l'a donné alors que j'étais enfant, alors, vous comprenez...

Et la voix ordonna :

– Faites ce qu'on vous demande et tout ira bien. Si vous nous désobéissez, cependant, ça pourrait mal tourner... songez à l'homme qui était

dans votre compartiment... puis songez à votre femme... et à votre petit. Nous comptons sur vous, Girouard.

Et l'homme raccrocha.

Quelques instants plus tard, il faisait un autre appel.

– Patronne, je l'ai trouvé et il a le hochet. On y va tout de suite ?

– Non.

– Ne me dites pas que vous attendez cet imbécile de Tonio ?

– Non, mais il ne faut pas prendre les policiers pour des idiots.

– Comment ça ?

– Ils ont probablement retracé Girouard et peut-être avant nous. Nous savons qu'il a le hochet, qu'il ne parlera pas, c'est le principal. Si nous envoyons quelqu'un, qui nous dit que la police ne surveille pas déjà la maison ?

– Je n'avais pas pensé à ça ?

– Nous allons prendre notre temps, nous nous

mettrons au travail demain. Auparavant, je veux parler à Tonio. Je ne suis pas inquiète, Girouard ne dira rien. Il aime probablement trop sa femme et son petit.

*

– André, il se passe quelque chose. Il faut absolument que tu parles. Qu'est-ce que tu as fait ?

– Mais rien, voyons.

– Ne mens pas, tu étais pâle, tes mains tremblaient à l'appareil. Il est arrivé quelque chose, n'est-ce pas ?

Il murmura :

– J'aurais dû prévenir la police.

– La police, pourquoi ?

– Je vais tout te conter.

– Et Girouard fit à sa mignonne épouse, le récit de sa macabre découverte.

– Mais pourquoi n’as-tu pas prévenu immédiatement les autorités ?

– Je le sais, j’aurais dû le faire, j’aurais dû. Maintenant, il est trop tard.

– Et ce hochet, qu’est-ce qu’il vient faire dans cette histoire ? Pourquoi un jouet a-t-il tant de valeur ?

– Je l’ignore, il m’a dit que c’était un souvenir, mais...

– Tu n’y crois pas ? Moi non plus. Ces hommes qui t’ont téléphoné ont sûrement tué cet inconnu dans l’espoir de prendre le hochet, mais il n’ont pas eu le temps. Maintenant, ils veulent que tu leur remettes le hochet. Tu crois sincèrement qu’ils t’aideront, qu’ils tenteront de prouver que tu es innocent ? Moi, je crois que ce sera le contraire.

André s’écria :

– Mais quoi faire ? Si je préviens la police, on ne comprendra pas pour quelles raisons je me suis sauvé.

– Et si tu parles du hochet, ces criminels se

vengeront sûrement. Ils ont déjà tué un homme pour obtenir ce jouet.

– Qu'est-ce que je puis faire ?

– Si seulement nous avions quelqu'un pour nous conseiller et...

– Soudain, elle s'arrêta.

– Denise !

André sursauta :

– Ta sœur ? Mais tu es folle...

– Attends, ne t'emporte pas, André.

André Girouard n'aimait pas la sœur de Yolande. Elle avait un an plus jeune que cette dernière, elle n'était pas mariée.

Mais c'était une fille qui sortait avec les hommes, mariés ou pas, qui avait eu plusieurs aventures et qui avaient même tenté de faire de l'œil à son beau-frère.

– Elle me dégoûte !

– André !

– Mademoiselle, maintenant, travaille comme

danseuse, elle a été arrêtée parce qu'elle donnait un spectacle indécent, un spectacle « topless ».

– André, veux-tu me laisser m'expliquer ?

– Parle.

– Denise me téléphone de temps à autre et je sais qu'elle a eu une aventure...

– Une ?

– Je t'en prie... elle a rencontré le jeune détective Robert Brien. Elle aurait voulu que l'aventure soit plus longue. Mais évidemment, ça n'a pas duré, ce jeune détective est play-boy, mais avant qu'une fille l'intéresse sérieusement, ça va être long. Je suis certaine que Denise a le numéro de téléphone de Robert Brien, il passe pour le meilleur détective privé de Montréal.

– Peut-être, mais il coûte très cher.

– Je n'en doute pas, mais la vie de notre petit est peut-être en danger. J'appelle Denise.

– Mais y songes-tu, nous sommes en pleine nuit.

– Il ne faut pas attendre, André.

Yolande téléphona à sa sœur, elle était à son appartement, mais l'épouse d'André semblait la déranger.

– En voilà des heures pour appeler, je suis occupée.

– Tu veux dire que tu n'es pas seule ?

– Qu'est-ce que ça peut te faire ?

– Rien, rien, Denise, j'ai besoin de toi, il est arrivé quelque chose à André.

– Un accident ?

– Non... il est mal pris et il peut arriver un malheur au petit.

– Quoi ?

– Tu m'as parlé du détective Robert Brien, déjà, as-tu son numéro, tu sais où le rejoindre ?

– Est-ce que tu as bu, toi ?

– Non, non, Denise. Il faut rejoindre Robert Brien.

– Tu sais l'heure qu'il est ?

– Oui, mais il faut le rejoindre cette nuit. Il

s'agit d'un meurtre.

– Même si je te donne son numéro, rien ne me dit qu'il ira te voir. Il est difficile à rejoindre.

– Denise, tu aimes mon petit, il faut que je le sauve.

– Bon, bon, ne crie pas, je vais essayer de trouver son numéro, de lui téléphoner.

– Tu me donnes des nouvelles, n'est-ce pas ?

– Si d'ici une heure Robert Brien ne t'a pas téléphoné c'est que je n'aurai pu le rejoindre. C'est le mieux que je puisse faire.

Robert Brien avait le téléphone à son appartement.

Mais ce numéro n'était pas inscrit dans l'annuaire. Au numéro inscrit dans l'annuaire, c'était une téléphoniste qui répondait et qui prenait les messages, et jamais elle ne transmettait ces messages, la nuit.

Robert, cependant, donnait parfois, à des jeunes filles le numéro du téléphone de son appartement et Denise le possédait.

Mais comme elle l'avait dit à sa sœur, elle n'était pas seule.

Elle se pencha sur l'homme étendu près d'elle.

– Attends-moi, chéri, ma sœur a des ennuis, ce ne sera pas long.

Elle passa dans l'autre pièce. Elle possédait deux récepteurs téléphoniques.

Denise fouilla dans un calepin et trouva le numéro.

Robert était là. Le jeune détective dormait lorsque le téléphone sonna.

Denise dut se faire reconnaître.

– Ma sœur est très mal prise. Je ne sais au juste ce qui se passe. Elle m'a parlé de son mari, de son enfant ; il y aurait eu un meurtre.

– C'est sérieux ?

– Mais certainement, vous n'avez qu'à vérifier en lui téléphonant. Elle attend votre appel.

– En pleine nuit ?

– Oui, c'est très urgent.

Maintenant, Robert était complètement éveillé.

– Donnez-moi le numéro et le vôtre également. Et je vous préviens, mademoiselle, si c'est une blague...

– Non, ce n'est pas une blague.

Denise donna les deux numéros.

– Et dites à ma sœur que j'irai la voir demain matin, je veux savoir ce qui se passe.

Robert, après avoir raccroché, décida d'appeler chez les Girouard.

– Après tout, c'est peut-être grave.

Ce fut André Girouard qui répondit. Robert s'identifia.

– Monsieur Brien ! Ma belle-sœur a pu vous rejoindre. Il faut que vous veniez, nous sommes en danger.

– Comment ça, en danger ?

– C'est à cause du cadavre que j'ai découvert dans mon compartiment, sur le train.

Robert devina tout de suite qu'il ne pourrait

s'expliquer au téléphone, mais que par contre, la situation semblait sérieuse.

– Donnez-moi votre adresse, j'irai vous voir demain matin, à la première heure.

– Oh non ! Il faut que vous veniez tout de suite. Les hommes veulent le hochet...

– Pardon ?

– Oui, le jouet de bébé que j'ai pris sur le cadavre. Je ne sais pour quelles raisons, mais c'est pour lui prendre ce jouet qu'on a tué l'homme.

– Monsieur Girouard, je me rends compte que nous ne pourrons pas nous comprendre au téléphone. Je m'habille et je me rends directement à votre demeure.

Le détective prit l'adresse.

– Je serai là dans trente minutes environ. À tout à l'heure.

*

– Soyez calme, monsieur Girouard et contez-moi exactement tout ce qui s’est passé. Donnez tous les détails. Commencez par votre arrivée sur le train.

Girouard conta tout et patiemment, Robert l’écouta, tout en prenant des notes.

– Évidemment, au lieu de fuir, vous auriez dû prévenir immédiatement les autorités, c’est votre première erreur. Votre seconde fut de prendre ce hochet. Ce jouet a certainement une énorme importance.

Et il demanda :

– Puis-je lui jeter un œil ?

– Oui, un instant.

Girouard entra dans la chambre du petit et en sortit avec le hochet.

Robert examina le jouet attentivement, puis :

– Avez-vous un jouet semblable, monsieur Girouard, je veux dire, un jouet contenant des petites pierres, ou quelque chose du genre ?

– Nous en avons même plusieurs, fit madame

Girouard.

– Je vais en chercher un, fit Girouard.

Pendant ce temps, Robert dévissa le haut du jouet.

– Regardez, madame.

Le détective trouva à l'intérieur, des pierres, mais des petites pierres très brillantes.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Des diamants !

Girouard, en revenant dans l'appartement, avait entendu la phrase de Robert Brien.

– Qu'est-ce que vous dites ?

– Vous voyez, ce sont des diamants. Maintenant, vous comprenez pour quelles raisons il y a eu meurtre ?

– On voulait ces diamants ?

– Exactement. J'avais vu juste. Cette façon d'assassiner quelqu'un... ça ressemble curieusement à la pègre, ou du moins, à une bande.

Et Robert conta selon lui, sa version de l'affaire.

– Un groupe a commis un vol. Ces diamants ont sans doute une grande valeur. Mais un complice de la bande a réussi à s'emparer du hochet où se trouvaient cachés les diamants. On a réussi à le rejoindre. L'homme a probablement voulu garder le hochet, alors, les deux se sont querellés. L'homme, celui qui avait le hochet, a tenté de fuir, alors l'autre n'a pas hésité et l'a tiré à bout portant.

– Sans attirer l'attention ?

– Ces tueurs ont toujours des revolvers munis de silencieux. Malheureusement, il a craint que le bruit n'ait quand même attiré l'attention. Un silencieux ne l'est jamais tout à fait. Alors, il a décidé de cacher le cadavre et il allait sans doute prendre le hochet lorsque vous êtes arrivé. On imagine sa mauvaise surprise lorsqu'il a vu que vous aviez apporté le hochet. Malheureusement pour vous, vous avez perdu votre étui à cigarette et on a pu vous retracer.

Yolande s'écria :

– Et on nous a menacés. Si nous ne remettons pas le hochet, on s’attaquera peut-être au petit ou à moi.

– On doit sûrement nous surveiller. Si je préviens la police...

– N’ayez crainte, les policiers vont sûrement vous retracer s’ils ont trouvé votre étui.

– Mais ces criminels ont quand même été les premiers. Ils doivent communiquer avec moi une autre fois.

Robert réfléchit, puis :

– On tentera de reprendre le hochet, mais ces hommes n’oseront probablement pas venir ici. On peut vous surveiller, mais ils n’entreront sûrement pas. Ils vont vous fixer un rendez-vous. Ce jouet a une grande valeur et ils ne reculeront devant rien pour le retrouver.

III

Enfant en danger !

Robert demanda à Girouard, après avoir examiné le jouet du petit :

– Vous avez un marteau ?

– Certainement.

– Je vais être obligé de briser ce jouet. Il ne se dévisse pas comme l'autre. D'ailleurs, ce serait trop dangereux pour un enfant.

– Vous avez bien raison.

Il alla chercher le marteau et Robert brisa le jouet. Il ramassa les petites pierres qui se trouvaient à l'intérieur du hochet.

– Et voilà, je remets les pierres dans ce hochet. Si on demande de les porter quelque part, vous n'avez qu'à obéir.

– Mais on s’apercevra de la supercherie ?

– Probablement, mais déjà, il sera trop tard. Moi, je vais immédiatement à la police. On ne sait pas que je m’occupe de l’affaire.

– Vous apportez les bijoux ?

– Oui, je vais m’en charger. Ne vous inquiétez de rien, dormez sur vos deux oreilles. Lorsque les criminels prendront rendez-vous avec vous, les policiers vous suivront. Vous n’aurez pas à vous inquiéter. On mettra la main au collet de ces assassins.

Robert, après avoir glissé les bijoux dans une enveloppe, sortit de chez Girouard.

Il monta dans sa voiture.

Mais presque aussitôt, il se rendit compte qu’il était suivi.

– Diable, ces criminels ont fait ça vite, ils surveillaient la maison de Girouard.

En se rendant à la police, Robert prenait un trop grand risque.

– Enragés, ces hommes peuvent s’attaquer

immédiatement à l'enfant de Girouard. Ils ne sont pas encore protégés.

La jeune détective décida d'entrer tout simplement chez lui.

– Ils en seront quitte pour leur peine.

Robert réfléchit une seconde, puis, se pencha. Une vieille guénille se trouvait sous le siège.

Le jeune Brien plaça l'enveloppe contenant les diamants dans la guenille et remit cette guenille sous le siège.

Il descendit de voiture. Le jour commençait à poindre.

Il allait entrer chez lui lorsqu'il vit deux hommes descendre de l'autre voiture. Robert fit mine de ne pas les voir.

– Ils ne sont sûrs de rien. Il faut que je prenne une chance. Ils ne m'assassineront sûrement pas.

Il ouvrit la porte de la maison. Il allait s'engager dans l'escalier lorsqu'il entendit des bruits de pas.

Robert ne bougea pas.

Soudain, il sentit une vive douleur derrière la tête. Il tomba à demi-conscient.

Il s'aperçut vaguement que les deux hommes le fouillaient.

– Il est armé.

– Laisse-lui son revolver, idiot, si on nous arrêtaït avec cette arme-là...

Il y eut un assez long silence. On poursuivait la fouille.

– Il n'a pas le hochet.

– Ni les diamants.

– Ne restons pas ici. La patronne décidera ce que nous devons faire.

Et les deux hommes s'éloignèrent.

Robert se releva avec difficultés. Il jeta un coup d'œil par la porte. La voiture des hommes était partie, mais l'un des deux types restait en faction devant la porte.

– C'est bien ce que je croyais. Ils vont me surveiller par mesure de précaution, mais ils sont certains que les diamants sont toujours en

possession de Girouard.

Le jeune détective monta à son appartement.

Il alla se passer la figure sous l'eau froide et au bout de quelques minutes, il se sentit complètement rétabli.

– Je ne puis me servir de ma voiture, mais les diamants sont en sûreté. On ne les trouvera pas à cet endroit.

Robert Brien sortit de son appartement. Il longea un corridor qui menait à un escalier arrière de la maison.

Bientôt, il se retrouva dans la ruelle et sortit sur la rue voisine. Il sauta dans un taxi.

– Aux bureaux de la police provinciale, s'il-vous-plaît.

– Bien, monsieur.

*

Girouard et son épouse venaient à peine de se coucher que le téléphone sonna à nouveau.

André décrocha.

– Allo.

– Monsieur Girouard, vous vous attirez des ennuis. Vous n’avez pas obéi à nos ordres. Ne soyez pas surpris si l’on vous accuse de meurtre. Ne soyez pas surpris non plus, s’il arrive malheur à votre enfant.

– Mais je vous ai obéi à la lettre. Je n’ai pas prévenu la police.

– Non, pas la police, mais vous avez communiqué avec le détective Robert Brien.

Girouard avait préparé sa réponse.

– Je le sais, mais c’était déjà fait lorsque vous avez téléphoné, la première fois. Quand je suis arrivé de voyage, j’étais nerveux. Mon épouse s’en est bien rendue compte. Alors, il a fallu que je lui compte tout.

– Ensuite ?

– Elle connaît bien Robert Brien. Elle lui a téléphoné. Nous voulions lui demander conseil. Monsieur Brien a préféré venir à la maison, cette aventure se racontait mal au téléphone.

– Que lui avez-vous dit ?

– J’ai raconté que j’avais trouvé un cadavre dans mon compartiment, mais que j’avais eu peur, que j’étais descendu du train, sans prévenir la police ou les autorités du train.

– Vous lui avez parlé du hochet ?

– Oh non ! Je ne veux pas m’attirer d’autres ennuis, je suis prêt à vous le remettre. Je ne lui ai parlé que de mon étui à cigarettes.

– Et qu’à dit Robert Brien ?

– Que maintenant, il est trop tard pour prévenir la police, que le mal est fait. Il se peut que la police ne m’inquiète pas du tout. Il doit aller au-devant des coups, demain matin c’est tout. Il m’a dit de ne pas me préoccuper, de bien dormir.

La femme ricana :

– Il est très intelligent, ce jeune homme, c’est rare chez un beau garçon. Laisse-le se débrouiller avec votre affaire. Il vous tirera de là. Quant au hochet, n’en dites pas un seul mot aux policiers.

– Ne craignez rien.

- Vous travaillez demain ?
 - Certainement.
 - Portez-vous un uniforme, un costume spécial ?
 - Mais non, je suis voyageur.
 - Vous n’avez pas chez vous, disons une casquette et un costume voyant... un coupe-vent ?
 - Oui, pourquoi ?
 - Ne quittez pas votre demeure avant que nous communiquions avec vous et portez cet accoutrement. Compris ?
 - Mais je ne comprends pas pour quelles raisons...
 - Ne cherchez pas à comprendre. Si vous ne désirez pas d’ennuis, faites ce que l’on vous dit, tout simplement.
- Et la femme raccrocha.

*

Le Capitaine Théo Belœil, chef de l'escouade des homicides de la police provinciale, n'était pas à son bureau lorsque Robert arriva.

Son assistant, le Lieutenant Éthier, lui déclara :

– Le Capitaine est venu cette nuit. Il y a eu un meurtre sur un train.

– Je sais, c'est pour ça que je viens le voir.

– Nous avons de bonnes pistes, l'enquête doit se continuer demain matin. Quelque chose de spécial ?

Robert parla de Girouard.

– Mais oui, demain, on veut justement se lancer à la recherche de cet homme-là.

– Eh bien ! ne le cherchez plus, je sais où il se trouve et ce n'est pas l'assassin.

Robert conta ce qu'il savait.

– Il aurait dû tout rapporter à la police.

– Je le sais, je le lui ai dit. Maintenant, il est trop tard et plus que ça, ces criminels l'ont menacé.

Le jeune Brien parla des diamants.

– Et ils sont dans votre voiture ?

– Oui, mais ils sont en sûreté, ne vous inquiétez pas, même si on fouille mon automobile, on n’ira pas les chercher là.

Le sergent décida quand même de placer un homme en faction près de la demeure de Girouard.

– S’il sort, il doit nous prévenir aussitôt, je vais également envoyer un homme qui surveillera discrètement votre voiture.

– Sergent, je crois que nous pouvons téléphoner à Girouard sans aucune difficulté.

– Oui, vous avez raison, on ne peut sûrement pas faire surveiller sa ligne téléphonique aussi rapidement.

Pendant que le sergent dépêchait deux de ses hommes, Robert appelait chez Girouard.

– Je crois que je serai tranquille jusqu’à demain. On doit communiquer avec moi et me dire où porter le hochet.

– Bien, nous vous surveillerons, Girouard, ne soyez pas inquiet.

– Et ma femme, mon petit ?

– Les policiers enverront un homme chez vous dès que vous aurez quitté votre maison, soyez sans inquiétude.

– Je leur ai raconté que je vous avais rejoint avant qu'ils ne m'appellent et que je ne vous avais pas dit un mot au sujet du hochet. Je suppose que les diamants sont en sûreté ?

– Oui.

– À la police ?

– Non, on m'a suivi à compter de chez vous.

– Oh !

– Mais j'ai laissé les diamants dans ma voiture.

– Quoi ?

– Je savais qu'on me fouillerait. On m'a assommé.

– Incroyable !

– Ne craignez rien, je ne suis pas sérieusement blessé. J’ai une « prune » sur la tête.

– Ah bon ! j’ai eu peur.

– J’ai enveloppé les diamants dans une vieille guenille qui est sous le siège avant de ma voiture, donc, aucun risque.

– Alors, si on me téléphone ?

– Vous nous appelez immédiatement.

Robert donna le numéro du bureau du Capitaine Belœil.

Quelques instant après avoir raccroché, on recevait un appel au bureau du Capitaine Théo Belœil.

C’était le policier qui avait été envoyé près de chez Robert Brien.

– Sa voiture n’est pas là.

– Qu’est-ce que vous dites.

– On a volé sa voiture.

Le sergent apprit la nouvelle au jeune détective.

– Je ne suis pas surpris, murmura Robert sans s'inquiéter, on a voulu la fouiller. On a dû la placer dans un endroit plus tranquille, je la retrouverai bien.

– Mais les diamants ?

– Je serais surpris si on les trouvait, sergent. Nous le verrons. Si la bande téléphone à monsieur Girouard, c'est qu'ils n'ont pas les diamants.

Le sergent alors murmura :

– Lorsque l'on verra que le hochet ne contient que des pierres, vous serez un homme marqué, Brien. Vous connaissez la pègre, n'est-ce pas ?

– Je ne suis pas inquiet. On arrêtera toute la bande.

– On arrêtera un ou deux hommes qui se rendront chez Girouard, mais avant de mettre la main au collet de toute la bande, ça peut être long. Un bon conseil, jusqu'à que cette affaire soit terminée, restez donc ici.

– Ici ?

– Mais oui, dans une cellule, vous serez en

parfaite sécurité.

– Si vous croyez sergent, que je vais demeurer ici, les bras croisés, pendant que vous vous occuperez de l'affaire, vous vous trompez. J'aime l'action... et les jolies femmes.

Le sergent fronça les sourcils.

– Les jolies femmes, je le sais, mais ne me dites pas que maintenant, vous vous intéressez aux épouses de vos clients ?

– Jamais, mais je commence à me souvenir de la sœur de madame Girouard et elle ne me déplaisait pas. J'ai l'impression que je la rencontrerai d'ici la fin de cette aventure.

*

Belœil était arrivé à son bureau vers sept heures du matin.

Robert avait dormi dans une cellule.

– Pas de nouvelles de Girouard ?

– Pas encore ! Mais maintenant, nous savons

bien d'autres choses.

– Quoi donc ?

– La victime est un ancien détenu, je le croyais également. Il avait été condamné pour vols à quelques reprises.

– Il faisait partie d'une bande ?

– Sans aucun doute. Quant aux diamants, je ne serais pas surpris si c'étaient ceux du musée.

– Le musée ?

– Il y a dix jours, une bande a réussi à s'introduire dans un musée. On a assommé un gardien. Un des hommes... ou plutôt, une femme, avait réussi à demeurer à l'intérieur du musée après la fermeture. Les diamants se trouvaient sur un monument ancien où l'on exposait pour quelques jours. Ce sont de petits diamants, mais d'une pureté incomparable et d'une très grande valeur.

Robert soudain se souvint de ce qu'avaient dit ceux qui l'avaient attaqué.

– Une femme ! Mais oui, ils ont parlé de la patronne.

– Une femme à la tête de toute la bande ?

– J’espère pouvoir m’en charger, Capitaine, vous savez combien j’aime les femmes, n’est-ce pas ?

Le téléphone sonna sur le bureau de Belœil.

– Est-ce que monsieur Robert Brien est là ? fit une voix.

– Oui.

Robert vint à l’appareil.

– On a téléphoné, on va venir me prendre à neuf heures exactement.

– Ne soyez pas inquiet, Girouard, nous vous surveillerons.

Robert raccrocha et transmit la nouvelle à Belœil.

– Mes hommes sont prêts, nous ne prendrons pas de chances, nous serons devant la maison dans quelques minutes. Nous serons quatre voitures.

– Quatre ? Vous vous trompez, nous serons cinq voitures, Capitaine.

– Comment ça ?

– Je veux y aller, moi aussi.

– Robert, tu cours un trop grand risque.

Sans dire un mot, le jeune Brien sortit de sa poche une moustache postiche et des lunettes.

Il mit le tout, puis, alla se coiffer autrement.

– Et maintenant, reconnaissez-vous Robert Brien ?

– J'avoue que ça te change passablement.

– Alors, vous pouvez me confier une voiture ?

– Certainement.

Quelques instants plus tard, le gros Théo Belœil donnait des directives à ses hommes.

– Demeurez en contact les uns avec les autres.

– Fort bien.

– Ne suivez l'automobile que pendant peu de temps, pour ne pas attirer l'attention.

– Compris, on se reléguera, Capitaine.

– Et attendez à la dernière seconde pour intervenir. Il nous faut, autant que possible,

prendre toute la bande d'un seul coup.

Et sitôt que le groupe quittait la demeure de Girouard, un policier devait se présenter à madame Girouard et demeurer avec elle et le petit d'ici la fin de cette affaire.

Les policiers allaient partir lorsque le téléphone sonna à nouveau. On demanda à parler à Robert.

– Une femme !

Robert prit le récepteur.

– Robert... c'est Denise, c'est moi qui vous ai téléphoné la nuit dernière, vous vous souvenez ?

– Oui.

– André, mon beau-frère, m'a donné ce numéro. Je veux aider... et vous revoir. Mon beau-frère doit quitter son appartement vers neuf heures, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Eh bien ! j'irai tenir compagnie à Yolande et au petit. C'est une bonne idée ?

– Excellente, je vous verrai sans doute là.

– Je l’espère, à bientôt, Robert.

*

– Alors vous avez tous compris ce que vous devez faire ?

– Ne soyez pas inquiète patronne, tout marchera comme sur des roulettes, nous ne pouvons pas manquer notre coup.

– Allez-y. Si par hasard Girouard a prévenu Brien ou la police, ils ne seront là qu’à neuf heures.

Quelques instants plus tard, une voiture s’arrêtait devant la demeure de Girouard. Il était huit heures trente.

Deux hommes étaient à l’intérieur. L’un d’eux alla sonner à la demeure de Girouard.

Mais les policiers étaient déjà aux aguets.

Girouard vint ouvrir.

– Vous êtes prêt, Girouard, venez.

– Mais vous aviez dit neuf heures.

– Nous avons changé nos plans, faites vite.

Quelques instants plus tard, Girouard montait dans la voiture. Il s’assit à l’avant avec le chauffeur et l’autre était à l’arrière.

Soudain, Girouard remarqua que deux autres hommes étaient à genoux entre le siège arrière et le siège avant.

– Qu’est-ce qu’ils font là ?

– Pas de questions, Girouard.

La voiture se mit en marche.

– Enlevez votre coupe-vent et votre casquette.

– Mais...

– Faites ce qu’on vous dit. Déposez ça sur le siège.

Alors, un des hommes se glissa à l’avant entre le chauffeur et Girouard, en passant par-dessus le siège avant.

– Allez à l’arrière, fit Girouard, ne vous montrez pas et restez à genoux.

– On nous suit ? demanda un des hommes.

– Tout à l’heure, on nous suivait, mais la voiture s’est éloignée, c’est une autre.

– Il ne faut pas prendre de chances.

L’automobile se colla contre le trottoir.

– Ne bougez pas, Girouard, demeurez à genoux.

L’homme assis à l’avant, avait mis la casquette et le coupe-vent de Girouard. Il descendit de voiture en compagnie du type qui était allé chercher Girouard.

Les deux hommes entrèrent dans une cour, menant à une manufacture. Le chauffeur remit l’automobile en marche. Il semblait seul. Mais Girouard et un autre homme étaient à genoux à l’arrière et les policiers n’avaient rien vu.

Pendant ce temps, tel qu’entendu, un policier s’était présenté chez Girouard sitôt le mari parti.

– Je demeure avec vous et votre enfant, madame, ne vous inquiétez pas.

Quelques instants plus tard, on sonnait à la

porte.

– C’est ma sœur.

– Je vais ouvrir, fit le policier, ne prenons pas de chances.

Il demanda avant d’ouvrir :

– Qui va là ?

– Robert Brien. Tout s’est bien passé. Ouvrez-moi.

Le policier ouvrit. Une seconde plus tard, il recevait un coup de matraque sur la tête. Deux hommes pénétrèrent dans l’appartement.

Madame Girouard poussa un cri.

– Ne craignez rien, madame, si votre mari nous a obéi, il n’arrivera rien à votre petit, sinon...

– Vous n’allez pas voler mon enfant ? Je ne veux pas, je ne veux pas.

Elle criait. D’une gifle retentissante, un des hommes la fit taire, puis on la ligota ainsi que le policier.

Un des hommes alla envelopper l’enfant dans

une couverture.

– Viens, nous l’avons.

– J’appelle la patronne, auparavant, pour lui dire que tout va bien.

Et quelques secondes plus tard, les deux voleurs d’enfant quittaient la maison sans être inquiétés plus que ça.

IV

L'aguichante patronne

Les voitures des policiers s'étaient arrêtés près de la cour de l'usine.

– Ils sont entrés là. Cernez la place, ordonna Belœil. Il faut les arrêter tout de suite.

Mais on n'eut pas loin à aller. Les deux hommes étaient dans la cour, causant comme des amis.

– Je ne comprends plus, murmura Belœil. Pourtant, c'est bien Girouard.

Le Capitaine et deux de ses hommes s'avancèrent.

– Qu'est-ce que vous faites ici ? Police, montrez vos papiers.

– Comment, ce que l'ont fait ? Mais nous

travaillons ici.

Belœil se rendit compte avec stupéfaction que l'homme portant la casquette, ne répondait pas du tout à la description que Robert avait faite de Girouard.

– Nous avons été joués, murmura-t-il.

Il ordonna :

– Emmenez-moi ces deux hommes.

– Vous nous arrêtez, mais pourquoi ? Nous n'avons rien fait. Il vous faut des mandats.

Belœil en tira de sa poche.

– Si ça ne prend que ça, j'en ai en blanc. Nous vous expliquerons tout au poste. Emmenez ces deux-là, messieurs.

Pendant ce temps Robert Brien avait suivi de loin les voitures des policiers.

Il vit l'automobile transportant Girouard s'arrêter. Ce dernier en descendit suivi d'un autre homme.

Les voitures des détectives s'arrêtèrent également.

– Tant mieux, Belœil s’en occupe. Moi, je vais suivre le chauffeur, car au fond, c’est la patronne qui m’intéresse.

Et lorsque la voiture se remit en marche, Robert la suivit.

– Ah ! çà, je ne rêve pas, ils étaient trois tantôt, deux sont descendus et maintenant, je vois trois ombres.

Robert devina ce qui s’était passé. C’était lui et lui seul, qui, maintenant, pouvait sauver Girouard.

Bientôt l’automobile s’arrêta à un motel. Girouard descendit de voiture.

– Je ne m’étais pas trompé.

Les trois hommes entrèrent dans un motel.

– Vite, le hochet.

Girouard le tendit. L’un des hommes le dévissa.

– Les diamants ne sont plus là, ce sont des pierres.

Il se tourna vers Girouard.

– Où sont les diamants ?

– Mais... je ne sais pas. De quels diamants voulez-vous parler ?

L'un des deux hommes leva la main.

– Je vais lui montrer à faire l'imbécile.

– Non, ne le frappe pas. J'ai un moyen plus simple.

Il prit le téléphone et signala un numéro.

– J'appelle chez vous, monsieur Girouard... c'est curieux, on ne répond pas... si, attendez, si...

Il tendit le récepteur à Girouard.

– Parlez.

– Allo, qui parle ?

– Le détective Brisebois... je viens de me libérer, qui est à l'appareil ?

– Girouard, que se passe-il ?

– On m'a frappé... et votre enfant...

Brusquement, l'homme coupa la communication à Girouard.

– Vous avez compris, votre petit vient d'être

enlevé, je fais un autre appel et il est tué sur le champ. Maintenant, allez-vous parler ?

Girouard était très pâle.

– Non, je ne veux pas que vous lui fassiez de mal, je ne veux pas, vous entendez ? Les diamants sont dans la voiture de Robert Brien.

– C’est faux, nous l’avons inspectée !

– Non. Vous n’avez pas trouvé les diamants parce qu’ils sont dans une guenille, sous le siège avant.

Brusquement, l’homme prit le récepteur et signa un autre numéro.

– Patronne, ici Bernie. Tout s’est bien passé.

– Vous avez les diamants ?

– Non, ils n’étaient pas dans le hochet, mais ne vous fâchez pas, nous savons où ils se trouvent. Ils sont dans la voiture de Brien, sous le siège avant, enveloppés dans une guenille.

– Je m’en occupe. Et vous deux, voyez à ce que Girouard ne puisse jamais vous identifier.

– Ne craignez rien, nous savons ce que nous

devons faire.

*

Denise allait descendre du taxi devant la maison de sa sœur lorsqu'elle vit deux hommes sortir précipitamment de la maison et tenant un enfant sous les bras.

– Trop tard, s'écria Denise, ils enlèvent le petit de ma sœur.

– Quoi ? fit le chauffeur.

– Suivez-les, vite, prévenez la police. Ils sont au courant. Robert Brien, le jeune détective privé, devait protéger l'enfant. Il faut faire quelque chose.

Le chauffeur se servit de son téléphone. Il communiqua tout d'abord avec la police, puis avec toutes les autres voitures de sa compagnie.

– Ne craignez rien, ils ne pourront aller loin, mademoiselle. Dans quelques minutes, toutes les rues seront cernées, vous verrez. Ils n'oseront pas

toucher à l'enfant. Ils tenteront de prendre la fuite. C'est tout. Mais ils n'iront pas loin.

Le chauffeur avait bien raison. Bientôt plusieurs voitures taxis arrivèrent. On ferma la route. Se voyant pris, les deux hommes descendirent rapidement de voiture, laissant l'enfant dans l'automobile. Ils tentèrent de prendre la fuite à pied, mais ils n'avaient aucune chance de fuir.

*

Robert Brien s'était servi du téléphone de la voiture que lui avait passé le Capitaine Théo Belœil et appela au poste.

– Envoyez des hommes à ce motel et vite !

Robert ensuite s'approcha du motel où les deux criminels et leur captif étaient entrés.

Le rideau était tiré, mais on pouvait quand même voir un peu à l'intérieur. L'un des deux hommes était au téléphone. Il raccrochait justement. Puis, il parla à son comparse et ce

dernier brusquement, empoigna solidement Girouard. L'autre sortit un couteau.

Robert comprit qu'on allait assassiner l'homme.

Sans hésiter, il tira au travers de la fenêtre. L'homme au couteau tomba.

L'autre se retourna et Robert cria :

– Ne bougez pas ou je vous abats comme un chien.

Le jeune Brien entra dans la cabine.

– Monsieur Brien, ils ont enlevé mon petit. Ils ont téléphoné à leur patronne, elle sait pour les bijoux.

– La police s'occupe sûrement de votre enfant. Quant à lui, il mérite le même sort que l'autre.

Robert se tourna vers le second complice.

– Je vous jure que je ne suis pas un assassin, je devais obéir. Je vous en prie, ne me tuez pas, je vous en prie.

– L'enfant, où doit-on le transporter ?

– Je l'ignore, la patronne ne donne pas les

ordres devant tout le monde. Il n'y a qu'elle qui pourrait vous le dire.

– Où puis-je la trouver ?

– Elle n'est pas à son appartement, elle doit...

– Son adresse et vite.

Voyant que Robert ne plaisantait pas, l'homme donna l'adresse.

Robert se pencha, fouilla le mort et lui enleva son revolver.

– Tenez, Girouard, surveillez-le, la police ne devrait pas tarder, moi, je vais m'occuper de la fameuse patronne.

Le jeune Brien se présenta à l'appartement de la fille, mais il n'y avait personne.

Il ne se laissa pas désarmer pour si peu.

– Ce n'est pas la première fois que j'entre dans un appartement alors que les locataires sont absents.

*

Yvette Meunier, celle qu'on appelait la patronne, travaillait depuis deux ou trois ans dans les milieux de la pègre.

Elle avait débuté comme simple fille de vie alors qu'elle n'avait que dix-huit ans. Mais elle était jolie, bien tournée et elle s'était vite fait des amis parmi des gens influents de la pègre.

Et maintenant, elle avait formé sa propre bande. Pour cacher son jeu, elle travaillait comme danseuse et vendait son corps de temps à autre, mais à des prix astronomiques.

Elle avait récupéré les bijoux, les diamants.

– Il y a une petite fortune, là-dedans, je les ai tous eus, les imbéciles. Mes valises sont prêtes, je pars pour l'Amérique du Sud, on n'entendra plus jamais parler de moi. Mes imbéciles se débrouilleront avec les policiers. Avec une perruque, je change ma personnalité, je change mon nom... je me marierai peut-être rapidement pour cacher les apparences.

Elle ouvrit la porte de son appartement. Elle

n'avait qu'à prendre ses valises et se rendre à Dorval. Tout était bien calculé, son avion partait dans deux heures.

– Mais avoir su, j'aurais pris un avion plus tôt que ça.

Soudain, elle s'arrêta net dans la porte. Un jeune homme était assis là, dans le grand fauteuil, jouant négligemment avec un revolver.

– Vous avez les diamants ?

Yvette resta quelques secondes sans pouvoir parler, puis, reprenant son calme, elle ferma la porte.

– Qui êtes-vous ?

– Robert Brien !

– C'est vous ? Un jeune détective intelligent... qui adore les jolies femmes et probablement l'argent, n'est-ce pas ?

– Je n'ai jamais craché sur l'un et l'autre.

– Alors, nous pourrions nous entendre. J'ai ici une petite fortune. Je la partage avec vous. Je suis même prête à partir avec vous... je vous plais ?

– Vous n’êtes pas désagréable à regarder, fit Robert en ricanant.

– C’est que vous n’avez pas tout vu. Je suis danseuse également.

Et elle se mit à faire quelques pas de danse, relevant sa jupe passablement haut.

– On dit que j’ai une belle jambe... C’est la vérité ? Vous verrez mieux que ça.

Et la jupe tomba.

Robert ne bougeait pas. La fille continua de danser, tout en détachant lentement sa blouse. Sa danse était très sensuelle, ses gestes osés, clairs, précis. Robert avait rarement vu une danse aussi excitante.

Et bientôt, la belle Yvette, sûre de ses charmes, n’avait plus sur son corps qu’une petite culotte en nylon.

– Je suis bien faite, n’est-ce pas ? Je le sais... tout ça est à vous.

Elle s’avança vers Robert, se pencha sur lui et glissa ses bras autour de son cou.

Robert réussit à se lever et comme la fille allait l’embrasser, il la frappa durement à la figure, une fois, deux fois, trois fois.

Elle tomba à genoux, étourdie.

Le jeune détective s’avança vers le sac d’Yvette et reprit les diamants.

La fille se releva.

– N’y touchez pas, je suis prête à tout pour vous.

Robert la poussa durement et elle retomba au tapis. Il lui lança ses vêtements.

– Habillez-vous, vous me donnez des haut le cœur. Faites vite, la police ne tardera sûrement pas. Vous vous êtes trompée sur mon compte. J’aime les femmes... Mais je ne suis pas rendu au point à faire l’amour avec une vipère de votre espèce.

Quelques instants plus tard, on frappait à la porte.

– Ouvrez, police !

Robert Brien alla ouvrir. Le Capitaine Belœil

et ses hommes firent irruption dans la pièce.

– Tenez, voici la patronne, Capitaine. Elle finit de s’habiller.

Belœil fronça les sourcils.

– Non, non, ce n’est pas ce que vous croyez, Capitaine, même si elle est très aguichante, même si elle sait s’y prendre pour réchauffer un homme.

Robert demanda :

– Et le petit ?

– Nous venons d’avoir un appel. On l’a trouvé. Ce sont des voitures-taxis.

– Que s’est-il passé ?

– Je n’ai pas de détails, je n’ai reçu qu’un simple appel.

– Tous les autres de la bande sont sous les verrous ?

– Oui.

Robert Brien se dirigea vers le téléphone placé sur une table et téléphona chez Girouard.

Ce fut Denise qui répondit.

– C’est vous, Robert ? Oui, le petit a été retrouvé.

Et elle conta ce qui s’était passé.

– Bravo, c’est de l’excellent travail.

– Et vous ?

– J’ai aidé à capturer toute la bande dont la patronne... une fort jolie fille qui m’a fait des propositions...

– Tel que je vous connais...

– Je les ai refusées.

– Ah !

– Mais j’avoue que ce ne fut pas facile. Il a fallu que... je marche sur mes sentiments. Dites donc, vous serez chez votre sœur pour un peu de temps ?

– Oui, pourquoi ?

– Il faut que je voie votre beau-frère. Il y a la question du salaire à régler. Mais qu’il ne s’inquiète pas, ça ne lui coûtera rien.

– Comment ça ?

– C’est lui qui touchera la récompense pour avoir retrouvé les diamants.

– Je vais le lui dire.

– Ensuite, lorsque j’aurai vu votre beau-frère... comme je suis fatigué, je prendrai quelques heures de repos... de congé. J’ai pensé que je pourrais vous reconduire à votre appartement...

– J’allais vous le proposer, Robert.

Mais elle demanda d’une voix inquiète :

– C’est vrai que vous avez passé une partie de la nuit ici ?

– Oui.

– Et c’est vrai que vous êtes très fatigué ?

Robert se mit à rire.

– Une heure ou deux en compagnie d’une jolie fille, ça me vaut des heures de sommeil.

– Alors, fiez-vous sur moi... je me charge de vous faire récupérer vos forces très rapidement. Il y a longtemps que je désirais vous revoir.

– À tout à l’heure.

Belœil n'avait pas perdu un mot de la conversation.

– Toi, tu ne perds jamais une chance. Un jour, ça te jouera des mauvais tours.

Robert se mit à rire.

– Vous avez encore besoin de moi, Capitaine... Je ne travaille pas pour le plaisir, j'ai hâte de régler mes affaires avec Girouard.

– Vas-y. Si j'ai besoin de ton témoignage, je te le ferai savoir.

Belœil savait fort bien que c'était beaucoup plus la présence de la belle Denise que l'argent qui faisait hâter le jeune détective.

Amateurs de romans populaires, ne manquez pas de vous procurer les autres romans populaires de Pierre Saurel.

IXE-13, l'espion play-boy, le roman le plus lu au Québec, est plus populaire que jamais.

Quant aux aventures de Miss Vénus, la reine du sexe, ce roman est la sensation de l'heure. Des romans pour adultes, seulement en vente chez tous les dépositaires.

Cet ouvrage est le 751^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.